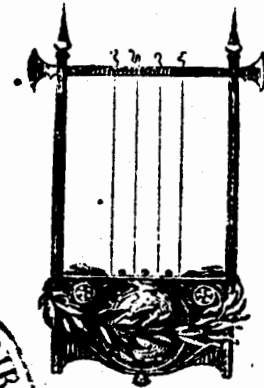


L'ESCLAVAGE,

POÈME.

PAR M. D.,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

JUILLET 1823.

Ye

47043

3579

L'ESCLAVAGE,

POÈME,

PAR M. D.,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE.

Ye

JUILLET 1823.

47043

Durand

L'AUTEUR ET SON AMI.

— L'ESCLAVAGE ! quel intéressant sujet ! Bien exploité, il ferait infailliblement le succès d'un livre, le profit d'un libraire, la réputation d'un poète : mais il faut adopter une couleur, car avec une couleur tranchante vous ne manquerez ni de prôneurs, ni de détracteurs ; et le résultat de ces débats quotidiens, c'est la publicité, la vogue : l'un achète pour jouir, l'autre pour blâmer ; le livre s'enlève, la seconde édition est bientôt annoncée ; et si, pour comble de bonheur, un éloquent réquisitoire conduit l'auteur ou le libraire en prison, ce n'est plus un succès, c'est un triomphe ; le livre fait rage, les éditions se succèdent avec rapidité, et votre fortune est faite. Voilà le secret d'une foule de réputations, c'est le fin du métier.

— Je ne conteste point ces vérités ; mais, mon

cher ami, je fais, bien ou mal, des vers par inspiration et non par métier.

— Par inspiration, c'est bien, mais le métier ne gâte rien à la chose; au reste voyons votre poème. La philanthropie, la dignité de l'homme, la liberté! Bien! cela promet. Poursuivons: épisodes touchants, c'est cela; c'était en effet par épisodes qu'il convenait de traiter un semblable sujet. Mais, ici, mon cher, vous attribuez à la religion chrétienne l'abolition de l'esclavage; vous n'êtes pas d'accord avec Raynal.

— Non, mais je marche avec Montesquieu.

— Il est vrai; cependant, je ne saurais vous passer cela. Peut-être allez-vous racheter cette inadvertance par quelques bonnes tirades. Voyons: peintures assez vives, scènes déchirantes, épisodes attachants; mais encore de la religion et point de politique: je ne saurais, mon ami, répondre du succès. Vous n'avez point arboré cette couleur décidée qui donne la vogue; vous vous êtes contenté d'être vrai, religieux et moral; les gens sages

vous applaudiront peut-être; mais les gens sages ne font pas aujourd'hui les réputations.

— Je n'ambitionne que leurs suffrages; leur estime, que vous me promettez, me suffira et me dédommagera bien de cette réputation que je suis loin de rechercher, puisque je me garde d'étaler mon nom sur le frontispice de cet essai poétique.

— Pour être lu il vous reste encore un moyen; l'amitié qui nous lie depuis l'enfance me porte à vous l'indiquer; toutefois, je vous connais, je ne le ferai pas sans quelque préparation. Je sais que vous ne recherchez dans la poésie qu'un agréable délassement, que c'est un de vos plus doux penchants, mais que vous ne lui sacrifiez jamais la moindre parcelle de vos devoirs, auxquels vous avez toujours et sans regret immolé vos goûts les plus chers: je sais aussi que vous ne composez point par spéculation; mais enfin on aime que ses vers soient lus. Pour cela, il y a un moyen: faites un livre de bibliothèque, un volume de deux à trois cents pages.

— Comment faire un volume avec quatre cents vers? (1)

— Rien n'est plus facile : une préface, une introduction, des notes, et, certes, on serait bien sobre si on ne faisait pas sur un sujet tel que l'esclavage cent vingt pages d'introduction, et cent pages de notes historiques : avec le poème, voilà un joli volume. Puis, si vous ne voulez pas mettre de politique dans vos vers, vous pourrez aisément, par des citations adroites dont vous ne serez pas responsable, en glisser dans votre préface et dans vos notes : l'effet sera produit et le succès assuré.

— Le conseil peut être bon, mais vous me permettrez, mon cher ami, de ne le point suivre. Pourquoi voulez-vous que j'introduise la politique où je n'en saurais voir? La liberté dont je parle est indépendante de la forme des gouvernements sous lesquels on vit; et de même qu'elle était méconnue dans les républiques de la Grèce idolâtre, de même on peut et l'on doit en jouir sous tous les gouverne-

(1) J'ai réduit de plus de moitié ce poème d'abord composé de plusieurs chants.

ments chrétiens, même les plus absolus, attendu que notre religion sainte donne aux rois des sujets et leur refuse des esclaves : les sujets sont toujours libres de leur personne et de leurs actions tant qu'ils ne menacent pas les intérêts d'autrui et n'enfreignent ni les lois ni la morale.

— Continuez, vous allez y venir. Que sur ce texte-là je vous ferais une bonne et piquante préface!

— Grand merci. Je ne saurais d'ailleurs consentir à étouffer ce petit poème entre deux énormes masses de prose.

— Dites au moins, et ce sera encore une matière assez ample, que ce n'est point ici une composition destinée au concours académique.

— On le verra bien : l'Académie a proposé pour sujet *l'Abolition de la traite des noirs*. Elle a voulu sans doute qu'on fit ressortir les bienfaits de cette sage mesure; et moi, au contraire, j'ai essayé, afin d'en inspirer de plus en plus l'horreur, de retracer quelques-uns des malheurs occasionés dans tous les temps par l'abominable trafic qui s'exerçait sur

8 L'AUTEUR ET SON AMI.

des créatures humaines : on ne saurait s'y méprendre. Je ne ferai donc ni préface ni introduction ; et si j'use des notes, ce ne sera qu'avec réserve et sobriété.

— Vous persistez ? Adieu, mon cher ; si vous avez du succès, je crierai au prodige.

L'ESCLAVAGE,

POÈME.

L'ESCLAVAGE,

POÈME.

FILLE de l'Éternel, douce philanthropie,
Toi qui sais adoucir les malheurs de la vie,
Triomphe, dans mes chants fais éclater ta voix ;
Viens, pénètre les cœurs des peuples et des rois.
Mais pour mieux les toucher, pour mieux peindre ta gloire,
Per mets qu'interrogeant les fastes de l'histoire
Je montre, de ses droits privé par ses égaux,
L'homme réduit long-temps au sort des vils troupeaux.

Des lois ont méconnu sa céleste origine : (1)
Chef-d'œuvre favori de la bonté divine,
Né libre et vers les cieux levant avec fierté
Ce front noble où Dieu même empreint sa majesté,
N'avait-il donc reçu la force, le génie,
Que pour les voir flétrir par tant d'ignominie ?
Peuples des temps passés, maîtres de l'univers,
Qu'avez-vous fait pour lui ? vous l'avez mis aux fers...

Chez vous l'humanité gémit dans les entraves,
 Aux pieds des citoyens j'aperçois des esclaves...
 La liberté n'est plus le partage de tous,
 C'est un bien usurpé par des tyrans jaloux.
 Dans les bazars d'Égypte et d'Athènes et de Rome,
 L'homme, image des dieux, est vendu par un homme!
 Des plus doux sentiments troublant partout la paix,
 Que ce cruel trafic enfante de forfaits!
 Le fils d'un patriarche est livré par ses frères:
 Que de larmes répand le plus tendre des pères
 Quand, pour cacher l'horreur d'un crime détesté,
 Ils offrent à ses yeux un lin ensanglanté!
 Ainsi, dans ses excès servant la jalousie,
 Ce fléau, d'un vieillard empoisonne la vie.
 Par lui l'âpre avarice est un monstre en fureur :
 Combien de fois, semant le deuil et la terreur,
 Le forban descendu sur la rive troublée,
 L'arabe se glissant sous la tente isolée,
 Armés pour assouvir l'ardente soif du gain,
 N'ont-ils pas fait couler des flots de sang humain
 Avant de l'arracher aux transports de ta mère,

O vierge, honneur du Phase*, ils égorgent ton père!
 Ton père qui pour toi formait des vœux si doux,
 Qui réservait ta grace au bonheur d'un époux,
 Devait-il en mourant te voir ainsi la proie
 Des tigres, des bourreaux dont la féroce joie
 Insulte à son trépas, et, sourde à tes douleurs,
 S'apprête à recevoir le prix de tes malheurs!
 Quel cœur n'attendrait ta triste destinée?
 Trop belle Aménaïs, les flambeaux d'hyménée
 Demain allaient briller pour Zaïde et pour toi;
 Ces plaisirs qu'un amant eût goûtés sous ta loi
 Se sont évanouis, hélas, avant d'éclorre!
 Zaïde dans la plaine a devancé l'aurore,
 La pompe l'accompagne: il vient brûlant d'amour,
 Sous la tente adorée il entre avec le jour :
 O trouble! ô désespoir! ô scène déchirante!
 Ce père assassiné, cette mère expirante,
 Cette amante enlevée aux marches de l'autel,
 Ah! c'en est trop, grands dieux, pour le cœur d'un mortel!
 Comme atteint par la foudre, il demeure immobile;
 Mais enfin, s'élançant sur sa gazelle agile,

* Rivière de la Colchide (Géorgie), qui se jette dans le Pont-Euxin.

Il cherche Aménaïs, il vole aux bords des mers ;
 Revient, passe les monts et s'enfonce aux déserts.
 Vains efforts, soins perdus ! Accablé de souffrance,
 Allons, dit-il, l'attendre au séjour d'espérance.....
 Il court s'ensevelir sous les sables mouvants
 Que sur ses froids débris amoncellent les vents.
 Cependant les brigands ont livré leur victime.
 Oh ! s'ils l'ont épargnée au sein même du crime,
 C'est que l'affreux démon de la cupidité
 Enchaînait les élans de leur brutalité.

Dans le palais pompeux d'un des tyrans d'Athènes
 Aménaïs gémit sous de superbes chaînes.
 O jeune infortunée ! épris de tes attraits,
 Ton maître te destine à ses amours secrets :
 Sur la pourpre de Tyr sa volupté couchée
 Des cris de l'innocence, hélas ! n'est point touchée.
 Insensible à tes maux, enivré de tes pleurs,
 Il cherche un long plaisir dans tes longues douleurs.
 Il n'assouvira point ce désir homicide ;
 La vierge, en invoquant et son père et Zaïde,
 Par un dernier effort repousse l'inhumain,

Court au fer qu'il oublie et s'en perce le sein :
 Le sang coule, elle tombe, elle se décolore,
 Sans tache vers le ciel son ame s'évapore ;
 Et dans les bras des siens, loin de l'iniquité,
 Va savourer la paix et l'immortalité.

Mais voyez-vous traîner des rives de Phrygie
 Au marché de Samos, Ésope et son génie ?
 Un sot, fier citoyen, s'en empare à vil prix :
 On insulte, on opprime, on charge de mépris
 Celui qui, désarmant un courroux despotique,
 Libre enfin, doit un jour sauver la république ; (2)
 Qui, depuis, par l'attrait des douces fictions,
 Rendit l'orgueil des rois docile à ses leçons,
 Fut aimé dans les cours, honoré dans la Grèce,
 Et dont Socrate même admira la sagesse ! (3)

Du malheur en tous lieux on foule aux pieds les droits.
 Que de héros vendus pour punir leurs exploits !
 Ils demandent la mort, mais un vainqueur barbare
 Les livre tout vivants aux tourments du Ténare.
 Sous le règne des dieux, vains enfants de l'erreur,

Le monde reste en proie à ces scènes d'horreur.

Enfin, du haut des cieux, descend dans la carrière
 Le Christ environné des traits de sa lumière ;
 Pour confondre l'orgueil et l'incrédulité,
 Il soumet à la mort son immortalité.
 Tandis que sur la croix le Rédempteur expire,
 Dans le temple ébranlé le voile se déchire ;
 Le ciel tonne et mugit, la foudre en longs sillons
 Des nuages grondants perce les tourbillons ;
 Le soleil retiré sous des crêpes funèbres
 Jette un sombre regard sur l'horreur des ténèbres ;
 La terre avec effroi tremble sur ses arceaux ;
 Des fantômes errants, échappés des tombeaux,
 Secouant des linceuls la poudre menaçante,
 En couvre les vivants terrassés d'épouvante,
 Et le pâle univers croit voir son dernier jour.
 Mais le Christ triomphant s'arrache au noir séjour ;
 Il se lève, et la nuit qui désolait le monde
 Fuit devant les clartés dont ce grand dieu l'inonde.
 Il étend dans les cieux son long manteau d'azur,
 Du vice et de l'erreur abat le trône impur ;

A sa voix, de l'Olympe et du fier Capitoie
 Jupiter foudroyé tombe fragile idole ;
 Son pied brise d'un choc tous ces dieux imposteurs ;
 Sa main ferme la bouche aux oracles menteurs ;
 Et partout, des vertus semant les douces flammes,
 D'indulgence et d'amour il pénètre les ames.
 La vérité triomphe, et, du haut des autels,
 Un Dieu proclame égaux tous les faibles mortels.
 Pour une même fin il nous a tous fait naître ;
 Ceux qui l'aiment, et ceux qui n'ont pu le connaître,
 Mais qui, prompts à sécher les pleurs des malheureux,
 Ont détesté le crime et vécu vertueux,
 Sont chers à son amour, et sa tendre clémence
 Ne mit jamais entre eux aucune différence.
 « A tout mortel souffrant prodiguez vos bienfaits,
 « Et le ciel est à vous », a dit ce dieu de paix. (4)
 Aux lieux où sa parole étend son doux empire
 L'homme reprend ses droits, l'humanité respire.

Mais des-chrétiens souillant la gloire de leur nom,
 Outrageant la nature et la religion, (5)
 Renouvellent encor, de leur main fratricide,

Ces meurtres, fruits sanglants d'un trafic homicide.

Colomb d'un nouveau monde enrichit l'univers :

Aussitôt, à sa suite, ont traversé les mers

L'odieux fanatisme et l'horrible avarice,

Et la férocité leur fille et leur complice.

Ces monstres, réunis au démon des combats,

Courent ramasser l'or dans le sang des Incas;

Et cet or et ce sang redoublent leur furie,

Constamment abreuvée, et jamais assouvie.

De leurs noirs attentats les longs débordements

Ont dépeuplé ces lieux de carnage fumants.

Alors, prenant leur vol vers un lointain rivage,

Chez l'Africain paisible ils vont porter leur rage. (6)

Enfants de la nature et comme elle innocents, (7)

Soumis aux seuls besoins imposés par les sens,

Riches de peu de biens, sans désirs, sans envie,

Occupés à jouir d'une trop courte vie,

Loin de l'ambition et de ses grands forfaits,

Sous la hutte ou la tente heureux et satisfaits,

Ces peuples, préservés du luxe de nos villes,

Vivaient exempts de soins, inconnus et tranquilles.

Tel fut l'heureux Cédar en sa simplicité.

Rien entre eux n'altérait la douce égalité;

Et l'esclave, toujours compagnon de son maître,

Ignorait l'humble état où le sort le fit naître.

Comme une argile impure ils foulaient sous leurs pas

Cet or, tyran superbe, à qui, dans nos climats,

Trop souvent on inmole avec idolâtrie

La nature et l'honneur, la gloire et la patrie.

Ni la sédition, ni ses partis rivaux,

Tour à tour triomphants, victimes et bourreaux,

N'avaient point dévoré de leurs brûlantes flammes

Les touchantes vertus qui régnaient dans leurs ames,

La pitié, la clémence et l'auguste bonté

Par qui l'homme est égal à la divinité.

Ainsi vivaient en paix ces tribus fraternelles,

Quand les monstres d'Europe abordèrent chez elles.

L'Avarice bientôt cherche à souiller leurs mœurs,

De leurs chefs ignorants séduit les faibles cœurs,

Des juges et des lois corrompt le caractère,

Et, pour mieux s'assouvir, souffle en tous lieux la guerre. (8)

Où vont-ils ces brigands que sa fureur conduit?
 Ils se glissent dans l'ombre, ils pénètrent sans bruit (9)
 Au village voisin que le sommeil captive;
 Massacrent les vieillards, troupe faible et plaintive;
 Saisissent les époux surpris dans le repos;
 D'un horrible bâillon étouffent leurs sanglots;
 Et chassent devant eux, sous le fouet des furies,
 Ces humains arrachés à leurs tentes chéries.
 A travers les rochers et les brûlants déserts, (10)
 Ployés sous leurs fardeaux, tout meurtris de leurs fers,
 On les traîne au rivage, où, rugissant de joie,
 L'avidé Européen s'empare de sa proie.
 Dans ce fatal voyage, échappant aux bourreaux,
 Combien ont succombé sous l'excès de leurs maux!
 Donnons à leur malheur des larmes légitimes:
 Dérobons à l'oubli, parmi tant de victimes,
 Cette jeune beauté dont le sort rigoureux
 Toucha le voyageur * célèbre et malheureux.
 Rayonnante d'attraits, de grâce, de jeunesse,
 L'aimable Néala (11) veillait avec tendresse

* Mungo-Park.

Sur un père courbé sous le fardeau des ans;
 Son amour du vieillard guidait les pas tremblants
 Tantôt au bord des eaux du fleuve qu'ils adorent,
 Tantôt autour des champs qui pour eux se colorent,
 Et souvent au tombeau, tout baigné de leurs pleurs,
 Où l'autre Néala repose sous des fleurs.
 Toute à lui, son secours jamais ne l'abandonne.
 Dieu puissant, protégez cette heureuse Antigone!
 Le soir, en fils légers, sous ses doigts délicats, (12)
 S'allongeait le duvet qui croit en ces climats;
 Ces fils étaient changés, par l'adresse d'un frère,
 En un tissu moelleux, une étoffe légère,
 Qu'elle savait parer d'une riche couleur,
 Et que sa main active, avec tant de bonheur,
 Bientôt en vêtements façonnait pour son père.
 Ainsi leurs jours coulaient dans un calme prospère.
 Tout change... Dans la nuit aux sanglants attentats,
 Néala voit son père attaqué dans ses bras:
 Elle s'arme pour lui d'un courage intrépide,
 Et lui fait de son corps une vivante égide;
 Surpris, mais non touchés d'un si grand dévouement,
 Irrités d'avoir pu balancer un moment,

Les forcenés, ardents à poursuivre leur crime,
 Immolent sans pitié la tremblante victime.
 L'héroïne s'attache à ce sanglant débris;
 La force l'en sépare, et, comprimant ses cris,
 L'emporte et l'asservit à la chaîne commune
 Où gémissaient déjà ses rivaux d'infortune.
 On part : Néala tombe aux pieds des ravisseurs :
 « Laissez-moi dans ces lieux témoins de mes malheurs,
 « Leur dit-elle ; cédez au cri de la nature ;
 « Souffrez que j'aie au moins donner la sépulture
 « Aux restes paternels mutilés par vos coups,
 « Et je reviens sans plainte expirer devant vous. »
 Pour réponse à ses vœux le fouet impitoyable,
 Déchirant ce beau corps que la douleur accable,
 S'use en vain pour hâter la lenteur de ses pas.
 « Que me font vos fureurs ? Je ne vous suivrai pas...
 « Je veux mourir ici... Du meurtre de mon père
 « Mon trépas va du moins vous ravir le salaire. »
 Ciel, venge l'innocence, et, prompt à foudroyer,
 De ces vils meurtriers écrase le dernier !
 Le soleil par trois fois a voilé sa lumière
 Depuis que les brigands traînent sur la poussière

Le modèle accompli des plus nobles vertus ;
 Enfin , un cri s'entend , et Néala n'est plus. (13)
 Cruels Européens , contemplez votre ouvrage :
 C'est vous qui soudoyez le meurtre et le carnage.

Tandis que le sang coule et rougit les déserts,
 Frémissez au tableau qui s'offre au bord des mers.
 Voyez vos vils agents , dans des prisons flottantes,
 Entasser par milliers des victimes mourantes !
 Osez donc pénétrer en ces gouffres de deuil !
 Là , plus étroitement que les morts au cercueil , (14)
 Tout nus , chargés de fers et respirant à peine
 Un air que tous les maux souillent de leur haleine,
 Des mortels innocents gisent abandonnés
 Aux supplices qu'un dieu n'inflige qu'aux damnés.
 De l'ange révolté c'est ici le domaine :
 La cruelle avarice y frappe en souveraine
 Les malheureux tombés sous son sceptre de fer.
 Tous les monstres hideux , échappés de l'enfer,
 Viennent s'y disputer des vivants pour pâture ;
 C'est la soif qui dévore et la faim qui torture ;
 C'est la contagion , effroi de l'univers ,

De son souffle assassin empoisonnant les airs ;
 C'est l'affreux désespoir armant un bras timide
 Que trop souvent, hélas ! il pousse au suicide ;
 Mais dont l'effort, parfois, immole les bourreaux ,
 Qu'à leur tour l'Océan engloutit dans ses caux. (15)
 Ixion sur sa roue et Tantale en son onde
 Ignorent les tourments de cet abîme immonde,
 Et l'œil épouvanté fuit cet horrible bord
 Où luttent dans le sang l'esclavage et la mort.

J'ai franchi l'Atlantique et touché l'autre plage :
 Dieux ! j'y retrouve encor la mort et l'esclavage !
 Là, toujours l'avarice imprimant la terreur
 Poursuit ceux que sur l'onde épargna sa fureur ;
 D'une sordide main elle pèse et mesure
 Leurs grossiers aliments, rebut de la nature ;
 Dans un cachot humide elle creuse leur lit,
 Lit d'horreur que jamais le repos n'embellit ! (16)
 Que d'avidés colons lui servent de ministres !
 Partout l'air retentit de sifflements sinistres :
 C'est le fouet qui s'agite et déchire en lambeaux
 L'Africain succombant sous de rudes travaux ;

Ni ses cris, ni ses pleurs, n'arrêtent son supplice,
 Et la pitié n'est plus où triomphe le vice.

Digne d'un sort plus doux, un jeune infortuné,
 Fils d'un Chef et lui-même au pouvoir destiné,
 Zamor, dans les combats illustrant son courage,
 Tomba de ce haut rang aux fers de l'esclavage.
 Loin des lieux qu'il adore emporté sur les flots,
 Aux bords américains on jeta ce héros.
 En maniant la bêche il se souvient du glaive....
 Il s'indigne ; on l'accable, et son malheur s'achève.
 « Voilà donc ces chrétiens, fils d'un Dieu de bonté !
 « Ils surpassent, dit-il, le tigre en cruauté.
 « O qu'ils sont différents de ce Dieu qu'on nous vante !
 « Lui, sème les bienfaits ; eux, la mort, l'épouvante....
 « Ils étouffent toujours par leur férocité
 « Son amour près de naître en mon cœur agité.
 « Hélas ! puisqu'il faudrait me retrouver encore,
 « Dans son saint paradis, parmi ceux que j'abhorre,
 « Renonçons au bonheur par son culte promis,
 « Et fuyons un séjour plein de nos ennemis. (17)
 « De nos dieux paternels conservons la croyance.

« Des chrétiens et de nous quelle est la différence ?
 « Leurs mains ont mis le comble à mon adversité ;
 « Et moi, des tendres soins de l'hospitalité
 « Vingt fois j'ai prodigué les douceurs consolantes
 « A leurs pareils, errants sur nos plages brûlantes.
 « Assailli par l'orage et les vents en courroux,
 « Sans abri, sans espoir, inconnu parmi nous,
 « Croyant déjà toucher à son heure dernière,
 « Mungo-Park aperçut ma tente hospitalière; (18)
 « On l'amena mourant au milieu de mes sœurs :
 « Leurs secours empressés, leurs chants consolateurs,
 « Comme un baume divin, protecteur de la vie,
 « A son corps abattu rendirent l'énergie.
 « Et c'est moi qu'on soumet au plus affreux tourment !
 « Zamor n'était pas fait pour tant d'abaissement !
 « C'est porter trop long-temps ce fardeau d'infamie :
 « Retournons consoler mes sœurs et mon amie; (19)
 « Allons revoir Cabinde * et son aimable bord ;
 « Mais par d'illustres coups signalons notre mort. »
 Il dit et s'est armé : ses frères se rassemblent ;
 Ils marchent à sa voix, et les oppresseurs tremblent.

* Port et lieu délicieux de la côte d'Afrique.

O de la tyrannie effroyables effets !
 De la vengeance enfin éclatent les forfaits ! (20)
 Dirai-je des colons les villes saccagées ;
 Parmi des flots de sang leurs filles outragées ;
 L'esclave, hier victime, aujourd'hui vil bourreau,
 Dans le flanc de son maître enfonçant le couteau,
 Frappant le nourrisson sur la mère expirante,
 Et l'époux dans les bras de l'épouse mourante ?
 Ainsi, cueillant les fruits de ses sanglants succès,
 L'oppression expire en ses propres excès.
 La révolte à son tour implacable, inhumaine,
 Écrase les tyrans des débris de sa chaîne.
 De ses flancs sont sortis de nouveaux Spartacus,
 Qui, fiers et triomphants, attendent un Crassus.

Mais quelle déité se présente à ma vue ?
 C'est la Philanthropie, ici-bas descendue ;
 Dans ses augustes traits règne la majesté,
 Fille du Tout-Puissant elle en a la bonté :
 De l'amour des humains saintement enflammée,
 Vierge compatissante, elle aime, elle est aimée ;
 La Charité la suit, la Foi guide ses pas ;

Elle entraîne les cœurs par ses divins appas ;
 Sa grace les séduit, sa douce voix les touche,
 Et la Religion s'exprime par sa bouche :
 Des sages éloquents, défenseurs de ses droits,
 L'introduisent enfin dans le conseil des rois.
 En vain les passions et l'intérêt avide
 Se liguent pour défendre un trafic homicide ;
 Elle parle, les rois écoutent ses accents :
 « N'est-ce donc point assez que durant trois cents ans
 « Docile aux vils conseils que l'avarice inspire
 « L'Europe ait décimé les enfants du Zaïre ?
 « Trop de sang fut versé ; la nature en frémit,
 « Le ciel en murmura, Dieu lui-même en gémit.
 « Dieu n'a-t-il pas créé d'une même poussière
 « Les peuples différents qu'échauffe sa lumière ?
 « Et pour les sauver tous, idolâtres, gentils,
 « N'a-t-il pas sur la croix laissé mourir son fils ?
 « Les Africains sont donc ses enfants et vos frères ;
 « Chrétiens, bornez le cours de leurs longues misères,
 « Cessez de vous baigner dans leur sang innocent,
 « Ou craignez le courroux de ce Dieu tout-puissant ;
 « Il en est temps, fuyez un éternel supplice ;

« Brisez sur leurs autels l'Intérêt et le Vice.
 « Laissez à l'Ottoman, stupide sectateur,
 « Apôtre furieux d'un prophète menteur,
 « Avec son despotisme et son lâche esclavage,
 « L'opprobre dont le couvre un cruel brigandage.
 « Portez aux Africains les arts et leurs bienfaits ;
 « Semez au milieu d'eux la parole de paix ;
 « Faites chérir le Christ, pour eux ouvrez son temple ;
 « Mais que, pleins de sa grace, imitant son exemple,
 « Toujours dignes de lui, ses saints propagateurs
 « Soient martyrs, s'il le faut, jamais persécuteurs.
 « L'Europe en ces climats trop long-temps abhorrée
 « Verra sa gloire alors chérie et révérée.
 « L'esclavage affaiblit et l'esprit et le corps,
 « De l'ame humiliée il brise les ressorts ;
 « Il ravit au travail sa juste récompense,
 « Des plaisirs les plus doux flétrit la jouissance ;
 « Accablé sous le joug par des maux dévorants,
 « L'homme n'a rien à lui, pas même ses enfants...
 « Et dépouillé de tout, même de l'espérance,
 « Il voit avec horreur sa pénible existence ;
 « Il accuse le ciel, maudit son triste sort,

« Et, pour s'en affranchir, il se voue à la mort.
 « Qu'il soit libre! et bientôt, à vos voix souveraines
 « Tous ces bras, soulagés de leurs indignes chaînes,
 « Animés par l'honneur dans leurs nobles efforts,
 « Ainsi que leurs travaux vont doubler vos trésors.
 « La sage liberté, mère de l'industrie,
 « Attache l'homme au sol, lui fonde une patrie,
 « Féconde ses labeurs, l'engage à la vertu,
 « Relève inécessamment son courage abattu,
 « Des arts consolateurs excite les prodiges,
 « Et de la barbarie efface les vestiges.
 « Que l'Africain, par elle oubliant ses malheurs,
 « Aux lieux teints de son sang, arrosés de ses pleurs,
 « Attaché désormais par d'utiles salaires,
 « Goûte enfin le bonheur sous des lois tutélaires! »
 Elle dit : Tous les rois ont exaucé ses vœux,
 Et, sur le trône assise, elle règne avec eux.

FIN DU POÈME.

NOTES.

.....

(1) Des lois ont méconnu sa céleste origine.

Chez les peuples de l'antiquité, la loi consacrait l'esclavage et établissait les droits des hommes libres sur ceux que le malheur ou le hasard de la naissance avait réduits à la condition d'esclaves.

(2) Celui qui, désarmant un courroux despotique,
 Libre enfin, doit un jour sauver la république.

Ésope désarma le courroux de Crésus, roi de Lydie, et sauva la république de Samos menacée par ce puissant ennemi. (Voyez la vie de ce père de l'apologue par La Fontaine.)

(3) Et dont Socrate même admira la sagesse.

Socrate, pour charmer les ennuis de sa prison, mit en vers les fables d'Ésope.

(4) « A tout mortel souffrant prodiguez vos bienfaits,
 « Et le ciel est à vous », a dit ce Dieu de paix.

« Faites aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent. » (Mat. ch. VII, vers. 12.)

(5) Mais des chrétiens souillant la gloire de leur nom,
 Outrageant la nature et la religion, etc.

« La religion chrétienne et la nature s'élèvent contre l'état d'esclavage. » (Lettre de Léon X aux dominicains.)

« Il n'est pas permis de réduire en esclavage les Indiens, ni toute autre nation, même sous le prétexte de leur procurer les bienfaits du christianisme, parce que l'esclavage est en lui-même un crime. » (Bref promulgué, en 1537, par le pape Paul III.)

(6) Chez l'Africain paisible ils vont porter leur rage.

La traite des noirs n'eut lieu qu'après la découverte du Nouveau-Monde, et pour suppléer, dans l'exploitation des mines et la culture des terres, au défaut des Indiens qu'on avait massacrés, ou que la terreur avait repoussés dans les forêts.

(7) Enfants de la nature et comme elle innocents, etc.

La peinture des mœurs des Africains, tracée dans ces vers, est conforme au récit des premiers voyageurs qui explorèrent le pays des noirs. On y trouva des esclaves comme chez tous les peuples païens, mais en petit nombre. Leur condition était protégée, avant la traite, par des lois sages, et différait peu, dans cet état voisin de la nature, de la condition des hommes libres. Ceux-ci forment encore aujourd'hui les dix-neuf vingtièmes de la population africaine. (Voyez Nyandael et Artus de Dantzic, dans l'*India orientalis*, édition de Bry; Bosman, Barbot, Moore et autres.)

(8) L'avarice bientôt cherche à souiller leurs mœurs.

De leurs chefs ignorants séduit les faibles cœurs;

Des juges et des lois corrompt le caractère,

Et, pour mieux s'assouvir, souffle en tous lieux la guerre.

Les négriers d'Europe se sont appliqués depuis l'origine de la traite à corrompre les mœurs et les lois primitives des Afri-

cains, à fomenter entre les différents chefs des guerres continuelles dont les résultats tournent toujours au profit des instigateurs, qui reçoivent à leur bord, comme esclaves, les prisonniers des deux partis. (Voyez le voyage de Mungo-Park et le cri des Africains par Clarkson.)

(9) Ils se glissent dans l'ombre, ils pénètrent sans bruit, etc.

La scène décrite dans ces vers est une de ces expéditions appelées en Afrique *Tegria* et *Panyar*, et qui consistent à enlever pendant la nuit tous les habitants d'un village, pour les emmener en esclavage. Dans ces barbares excursions on tue tout ce qui est trop vieux pour être esclave. (Voyez les ouvrages cités dans la note 8.)

(10) A travers les rochers et les brûlants déserts,

Ployés sous leurs fardeaux, tout meurtris de leurs fers.

Les noirs, faits esclaves dans l'intérieur des terres, ont un long espace à parcourir, et souvent leurs voyages durent plusieurs mois. Ils marchent à pied, sur un terrain rocailleux ou sur un sable brûlant; ils ont à traverser des déserts immenses où ils ne trouvent souvent aucune habitation pour les recevoir. Ils sont attachés l'un à l'autre avec des cordes, souvent avec des chaînes; ils portent de lourds fardeaux sur leur tête; et lorsqu'ils tombent ou s'arrêtent accablés de fatigue et d'épuisement, on les fouette violemment, on les traîne de force, etc. (Voyez le voyage de Mungo-Park, et *cri des Africains* par Clarkson.)

(11) L'aimable Néala veillait avec tendresse, etc.

Le fond de cet épisode est tiré du voyage de Mungo-Park. Pour le rendre plus dramatique, l'auteur l'a rattaché à l'excursion

sion nocturne rappelée dans la note 9; et il a motivé, ce que n'a pas dû faire Mungo-Park, la résistance et le désespoir de Néala. L'amour des noirs pour leurs parents, leur culte pour les tombeaux de leurs proches, sont attestés par tous les voyageurs; et le poète, en les indiquant dans cet épisode, n'a rien donné à l'imagination; sa crainte est d'être resté au-dessous de la vérité.

Les voyageurs ont loué également la grace, la beauté relative des femmes des rives du Niger. Elles n'ont ni le nez épaté, ni les grosses lèvres, ni les cheveux crépus des autres négresses: elles ont les cheveux lisses et les traits du visage d'une parfaite régularité.

(12) Le soir, en fils légers, sous ses doigts délicats, etc.

« Les femmes, dit Mungo-Park, filent le coton avec des quenouilles. Le soin de le tisser est confié aux hommes; des mains des hommes il retourne dans celles des femmes, qui le teignent d'une couleur bleue pleine de durée et d'éclat. « L'étoffe est alors taillée pour en composer des vêtements. »

(13) Enfin, un cri s'entend, et Néala n'est plus.

« Un homme vint à moi, dit Mungo-Park, portant le vêtement de la pauvre Néaléc, au bout de son arc, en criant : « *Néaléc affeelecta!* c'est-à-dire, *Néaléc n'est plus.* »

(14) Là plus étroitement que les morts au cercueil, etc.

Ce tableau des tourments qu'endurent les noirs dans les navires qui les transportent en Amérique, est loin d'être exagéré. C'est dans le *cri des Africains* par Clarkson qu'il faut lire le récit des effroyables souffrances auxquelles ces malheureuses victimes de la cupidité européenne demeurent exposées en tra-

versant l'Océan Atlantique. Il n'y a qu'un négrier qui puisse soutenir, sans frissonner d'épouvante et d'horreur, cette déchirante lecture.

(15) Mais dont l'effort, parfois, immole les bourreaux.
Qu'à leur tour l'Océan engloutit dans ses eaux.

Plusieurs fois, en effet, les esclaves, sans autre arme que leur désespoir, et malgré toutes les précautions de leurs oppresseurs, ont attaqué et massacré tout l'équipage négrier et sont parvenus à se rendre maîtres du vaisseau qui leur servait de prison.

(16) Dans un cachot humide elle creuse leur lit.
Lit d'horreur que jamais le repos n'embellit!

En Amérique, une cabane étroite et malsaine servait généralement de demeure aux malheureux noirs; leur lit était une chaise plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Il m'est bien doux de penser et de dire qu'aujourd'hui ils sont traités avec plus d'humanité, surtout dans les colonies françaises, où un gouvernement sage s'est appliqué à leur ôter tout prétexte de révolte.

(17) « Et fuyons un séjour plein de nos ennemis.

On connaît la réponse du cacique indien que l'on invitait à se faire chrétien. J'ai cru que l'identité de position me permettait de la mettre dans la bouche de Zamor.

(18) « Mungo-Park aperçut ma tente hospitalière, etc.

La vraisemblance ne s'oppose pas à ce qu'on suppose que Mungo-Park ait reçu l'hospitalité sous la tente ou la hutte d'un Africain réduit plus tard à l'esclavage et conduit en Amérique.

Avec quel charme cet illustre et infortuné voyageur raconte les tendres soins dont plusieurs fois il fut l'objet de la part des Africains!

(19) « Retournons consoler mes sœurs et mon amie.

Les Noirs de la côte de Mina terminent fièrement leur vie, avec la persuasion qu'ils retourneront, au milieu de ceux qui leur sont chers, dans leur patrie, qu'ils croient le plus beau pays du monde; mais quelques-uns, au lieu de se suicider froidement, cherchent, comme Zamor, à mourir en se vengeant.

(20) De la vengeance enfin éclatent les forfaits, etc.

On connaît les terribles représailles qu'à différentes époques les noirs des colonies ont exercées contre les blancs; l'histoire des temps modernes est pleine de ces atrocités enfantées tour à tour par l'oppression et par la révolte, deux choses également criminelles, condamnées par la parole du Christ, et que tous les gens de bien voient avec un même effroi et une égale douleur.



